

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François COPPEE

Sur le féminisme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 329-334

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## SUR LE FÉMINISME

Le mouvement en faveur des droits de la femme fait chaque jour des progrès surprenants. C'est un parti nouveau à l'usage de tout le monde, et un parti qui a, comme tout Parlement qui se respecte, sa droite, son centre et sa gauche. Les ultras n'ont plus guère de crédit. La théorie de la femme ayant accompli son devoir, quand elle a su filer la laine et garder la maison, est peu appréciée de nos contemporaines qui préfèrent acheter les tissus dans les grands magasins et filer en voiture, en chemin de fer, même en automobile, vers les pays inconnus.

Ce n'est pas nous qui avons activé cette émancipation, car nous avons toujours pensé que la véritable fonction, la sublime mission de la Femme est d'être mère ou épouse du Christ, et de rester la gardienne respectée du foyer.

Il est clair, cependant, que, maintenant que la vie politique est dans la rue, que le temple se démolit, que l'on cherche à renverser le foyer, la situation de la Femme n'est plus ce qu'elle était jadis, et elle doit, pour le salut de la société, monter et grandir, du moment que l'homme descend.

L'entrée de la Femme dans le mouvement actif contemporain pourrait donc exercer une influence salutaire et heureuse. C'est ce qu'ont compris quelques hommes de Dieu en fondant la *Femme contemporaine* qui doit étudier, au point de vue chrétien, bien entendu, la très brûlante et très épineuse question du féminisme.

François Coppée vient à ce sujet d'écrire une très belle lettre à M. l'abbé Lagardère. Le rôle de la femme dans ses différentes missions, est merveilleusement mis en relief. Les chrétiennes ne liront pas sans émotion cette page qui caractérise, d'une manière admirable, et les instincts d'héroïque

dévoûment que la femme a eu elle, et l'usage qu'elle en doit faire.

Monsieur l'ABBÉ,

Vieux célibataire, n'allant plus guère dans le monde et tout à fait ignorant en sociologie, je n'ai, sur le mouvement féministe, que des idées assez confuses et des observations insuffisantes...

D'une manière générale, le meilleur vœu à former n'est-ce pas, pour l'immense majorité des femmes — je ne dis pas seulement de la société moderne, mais de la société de tous les temps — c'est qu'elles soient de vertueuses épouses et mères. En fait de rôle social pour elles, je n'en connais pas de plus utile et de plus beau.

Si, pourtant. Des âmes féminines, admirables entre toutes acceptent une mission encore plus haute. Ce sont les religieuses : les enseignantes, qui accomplissent les devoirs de la maternité sans en goûter les joies ; les hospitalières, qui sacrifient toute leur vie à la misère humaine et la soulagent sans faire de phrases — ce qui, par le temps qui court, est un très rare mérite — et enfin les contemplatives qui offrent à Dieu leurs prières et leurs souffrances volontaires pour le salut des impies, des méchants — et même, tout simplement, pour celui des vieux pêcheurs comme moi. Mais cela c'est du sublime, et, dans notre siècle de progrès et de lumières, le sublime est devenu détestable et scandaleux.

Bornons donc nos ambitions et souhaitons seulement, d'abord, que la plupart de nos contemporaines soient des compagnes aimantes et fidèles pour leur mari et élèvent chrétiennement leur famille. Mais entendons-nous. Je ne les condamne nullement à l'emploi de ménagère. Les idées du bonhomme Chrysale, à cet égard, m'ont toujours parues fort basses. A toutes les femmes, aussi bien à celles qui obtiendront la dignité conjugale qu'à celles qui, de bon gré

ou de mauvais gré, resteront dans le célibat, je trouve que la parure intellectuelle — qui, d'ailleurs, n'exclut pas l'autre — sied à merveille. Le pédantisme est à craindre, je sais bien. Mais qu'y faire ? Il n'est, en somme, qu'une faute de goût. Il y a des femmes, qui ne savent pas porter l'instruction, comme d'autres ne savent pas porter la toilette.

Je connais, au contraire, des femmes savantes qui sont en même temps de charmantes femmes. Une entre toutes, ma propre petite nièce. Cette jolie jeune fille — car elle est jolie, ce qui ne gâte rien — vient de passer d'une façon exceptionnellement brillante ses examens de licence es sciences naturelles, elle va faire ses études de médecine, et elle est restée néanmoins d'une simplicité, d'une modestie, d'une grâce parfaites. Ai-je besoin de dire combien est fier d'elle son grand-oncle qui connaît ainsi, autant que cela est possible à un vieux garçon, les joies du grand-papa ?

Je veux donc bien des doctresses et des avocates, car les diplômes et les grades scientifiques n'empêchent pas les sentiments. Il arrivera souvent, croyez-moi, que le client d'une belle personne qui aura plaidé pour lui quelques procès, finira par la consulter sur la rédaction d'un contrat de mariage, et qu'un convalescent qui se sentira beaucoup mieux, décidément, demandera la main qui, au cours de sa maladie, lui aura si gentiment tâté le pouls.

Que le beau sexe s'arme intellectuellement autant que le sexe laid, qu'il exerce, à l'avenir, certaines professions et certains arts dont il ne semblait pas se soucier jadis, je n'y vois aucun inconvénient. Mais à une condition, c'est qu'il ne renonce pas à sa séduction naturelle et qu'il se préserve surtout de l'orgueil scientifique qui, du côté de la barbe, nous a si copieusement pourvus de cuistres. Je désire que la doctresse ne prenne pas le ton doctoral et que l'agrégée reste agréable.

En d'autres termes, personne ne doit être choqué et les esprits équitables sont obligés, au contraire, de trouver tout naturel que la femme devienne, dans le domaine des sciences, des lettres et des arts, l'émule, la rivale, la concurrente de l'homme, mais seulement si elle reste femme. Après tout, il est quelques uns de nos privilèges — les plus tristes, hélas ! — qu'elle ne songe pas à nous disputer, celui de faire la guerre, par exemple, et aucune d'elles, j'imagine, ne voudrait ressembler aux antiques amazones qui se coupaient le sein droit pour mieux tirer de l'arc. Le brevet supérieur, c'est bien, mais la douceur et la grâce, c'est mieux, et ces deux mots-là ne sont pas du masculin. Ne soyez viriles que par la pensée, mesdames, je vous prie. Et, pour tout dire, je n'aime guère, en parlant de vous, le mot viril ; il a le même radical que virago.

Parlons un peu maintenant des droits politiques dont le féminisme réclame l'égalité pour les deux sexes.

A l'heure qu'il est, il n'y a vraiment pas à se préoccuper sérieusement de cette revendication ; car elle n'est pas près d'aboutir. Les jacobins qui sont actuellement au pouvoir se garderont bien d'accorder aux femmes le bulletin de vote. Ils savent que la majorité des Françaises est chrétienne et catholique et que, si les dames et les demoiselles devenaient « électrices », nous aurions probablement une Chambre cléricale, c'est-à-dire une Chambre qui, au lieu de persécuter les bonnes Sœurs et les moines, aurait peut-être le souci de rétablir l'ordre dans les finances publiques et de rendre au pays sa force et sa dignité devant l'Europe, ce qui — vous ne l'ignorez pas, car on nous le redit sur tous les tons — mettrait la république dans un affreux péril.

Cependant, on peut se demander pourquoi le suffrage des femmes ne serait pas consulté, dans notre patrie où leur influence a toujours été si profonde, dans cette France qui devint chrétienne grâce à une femme, sainte Clotilde,

et qui ne demeura française que grâce à une autre femme, celle que bientôt, je l'espère, nous pourrons appeler sainte Jeanne d'Arc.

En ce moment même, dans la crise si douloureuse que nous subissons, ne voyons-nous pas une foule de vaillantes Françaises se grouper et s'unir pour la défense de leur foi religieuse et de leurs sentiments patriotiques ? Voilà du féminisme, évidemment, et de l'excellent féminisme.

Vous voyez, monsieur l'abbé, que les doctrines féministes ne me déplaisent pas et que je suis acquis d'avance à tout ce qui sera tenté pour améliorer le sort des femmes, surtout de celles qui travaillent et gagnent péniblement leur pain. Qu'elle est pitoyable la vie des ouvrières, qui sont presque toujours cruellement exploitées et n'obtiennent qu'un salaire dérisoire ! Ne doit-on pas plaindre aussi de tout son cœur les employées des administrations et du commerce, quand on pense aux longues heures d'ennui, de fatigue et de contrainte qu'elles ont à subir ? Oh ! l'infortunée couturière, toujours le pied sur la pédale de sa machine trépidante ! Oh ! l'activité affolée de la demoiselle du téléphone ! Les existences misérables ou du moins très médiocres, sont privées — ou à peu près — des douceurs du foyer, de la famille. Rien n'est plus mélancolique.

Que faire, cependant ? Sans doute, il y a toujours eu, il y aura toujours de pauvres femmes condamnées à de dures ou fastidieuses besognes. Mais est-il donc impossible de leur donner un gain moins chétif, un peu plus de loisir ? Le vieux socialiste que je suis — à ma manière — se le demande souvent avec angoisse et sans grand espoir.

... Ces tristes évidences ne doivent pas cependant décourager vos efforts, monsieur l'abbé, et ceux de vos amis. Je suis persuadé, au contraire, que si la solution des problèmes féministes peut être trouvée, c'est en la cherchant, comme vous le ferez, avec prudence et sagesse, mais aussi dans un large et libéral esprit de fraternité chrétienne et en vous

fiant à l'inspiration évangélique. Pourquoi le Dieu qui détruisit l'antique esclavage de la femme, il y a vingt siècles, ne la délivrerait-il pas de ses dernières servitudes ? Beaucoup de femmes, je n'en doute pas, vous suivront et vous aideront dans votre généreuse tentative ; car, malgré la tempête d'athéisme qui ravage et désole, en ce moment, notre malheureux pays, les bonnes chrétiennes sont très nombreuses, et presque toutes les autres femmes, même les moins pratiquantes, ont gardé dans un coin de leur cœur un peu du trésor de notre foi.

Chez elles, cette constance dans l'amour de Notre-Seigneur date de loin.

Sur le tragique Golgotha, quand le divin crucifié eût exhalé son dernier soupir dans un grand cri, entre les deux larrons, quand il n'y eut plus là, érigés sur le ciel orageux et sinistre, que trois cadavres et trois gibets, quand tout le monde — bourreaux, soldats romains, canaille de Jérusalem — se fut en allé, quel était donc ce petit groupe de formes humaines au pied de la croix ? Étaient-ce des apôtres, des disciples, des malades ou des infirmes guéris par le Maître ? Hélas ! tous ceux-là étaient loin, la peur les avait dispersés. Non, ces quelques figures voilées, qui se pressaient en des attitudes de douleur et d'accablement, sous les pieds cloués et sanglants du Dieu supplicié, c'était des femmes.

Les femmes sont fidèles à Jésus-Christ, depuis le Calvaire.

Veuillez agréer, monsieur l'abbé, avec mes vœux pour le succès de votre entreprise, l'expression de mes plus respectueux sentiments.

François COPPÉE  
de l'Académie française.